
CORRESPONDANCE

RÉPONSE A M. ESPINAS

Malgré mon peu de goût pour le temps perdu en polémiques, je suis bien obligé de me défendre en quelques mots contre l'excommunication laïque, mais majeure, dont me foudroie mon terrible ami M. Espinas dans la dernière livraison de la *Revue*. Parce que j'ai combattu la métaphore de l'organisme-société, il paraît que j'ai dénié au groupe social toute vie propre et toute réalité. Si, par des prodiges d'imagination (je ne m'en doutais pas), je parviens à donner à mon inter-psychologie un faux air de sociologie, je n'en commets pas moins une véritable usurpation de titres en me qualifiant sociologue. Au fond, je ne suis, comme un certain nombre de pseudo-sociologues de mon espèce, et non des moindres, tels que Fouillée, qu'un théologien larvé. C'est le spiritualisme chrétien qui fait échec au réalisme social, contre lequel se liguent les nominalistes ressuscités (car nous nageons en pleine scolastique). Et, pour preuve, M. Espinas cite un passage de moi (p. 456) sur les monades, qu'il a été chercher dans le fond d'un de mes essais de jeunesse, et qui, d'après lui, serait une traduction libre du catéchisme. Très libre assurément. En tout cas, c'est par des voies toutes scientifiques que j'ai été jadis conduit à cette conception, nullement leibnizienne, plutôt panthéistique, de monades ouvertes, s'entre-pénétrant intimement et infiniment, co-éternelles; au demeurant, purement hypothétiques. Mais je ne les ai jamais données que pour telles, et j'ai toujours eu soin d'établir expressément, à diverses reprises, entre cette hypothèse et mes théories sociales fondées sur des faits d'observation une barrière absolue, que mon savant contradicteur s'obstine à franchir en dépit de toutes mes recommandations. Quoi qu'il en soit, mes néo-monades ne sont ni plus ni moins conjecturales que son *moi collectif*, qu'il fait « jaillir » du milieu des moi individuels, sans que personne l'ait vu ni perçu, et qu'il nous donne comme une réalité certaine, incontestable, à laquelle il n'est pas permis à un patriote de ne pas croire, acte de foi obligatoire comme celui du fidèle en son Dieu personnel.

Ai-je besoin de démontrer que la question de l'organisme ou, plus généralement, du biologisme social, n'a rien à voir avec les dogmes

chrétiens, qu'on peut être organiciste, ou imbu de l'esprit du naturalisme sociologique comme l'école de Le Play, tout en restant catholique¹, et qu'on peut repousser cette confusion des lois sociales avec les lois physiologiques pour des motifs tout à fait étrangers à l'esprit clérical? « Ne nous dissimulons pas, nous dit E., que, au fond, c'est la théologie chrétienne qui veut faire enfin justice des solutions où elle ne reconnaît aucun de ses dogmes. » Je ne me doutais pas que, au Congrès de sociologie dont il rappelle le souvenir et où, presque unanimement, l'organicisme a été battu en brèche, il y eût tant de théologiens déguisés, par exemple Stein, Steinmetz, Garofalo, etc. Le plus fervent organiciste était, avec M. Worms et M. Novicow, le président du Congrès, M. de Lilienfeld, non moins fervent catholique, qui va jusqu'à fonder sa « pathologie sociale » sur les sacrements de l'Église. On voit que la lignée de J. de Maistre, qui a l'un des premiers conçu avec netteté le naturalisme social, et l'a légué à son admirateur Comte, puis à Herbert Spencer, n'est pas encore éteinte. Mais celle des livres esprits qui veulent voir clair dans l'obscur au lieu d'obscurcir les choses les plus claires, et ne pas se payer de mots, ne l'est pas non plus. A quoi bon se torturer l'esprit pour découvrir du cléricalisme sous l'individualisme révolté (avec excès, je le crois aussi) contre le joug des formules d'évolutions tyranniques et arbitraires, empruntées à la biologie? On ne s'explique que trop facilement le discrédit où celles-ci sont tombées. Espinas gémit de voir « la théorie favorable à l'interprétation des phénomènes sociaux *en fonction des lois de la nature*, subir une dépression d'autant plus forte que les systèmes de justice contractuelle et d'égalité absolue bénéficient d'une recrudescence plus décidée d'enthousiasme de l'opinion. » Est-ce que le socialisme aussi serait une variété du cléricalisme?

Mais, après tout, la question n'est pas là. Il s'agit de savoir, entre nous deux, si, le point de vue biologique écarté en science sociale, il devient impossible d'asseoir la réalité sociale sur des fondements solides, de sorte qu'elle puisse être l'objet d'une science distincte. Je crains bien, à ce propos, que mon vigoureux adversaire ne soit hanté à la fois par le spectre théologique et par le « mirage » de la *chose en soi*, tout en se disant ennemi de l'idée de substance. Dans un des prochains numéros de la *Revue*, paraîtra une étude, extraite de mes leçons professées au Collège de France en mai 1900, où il verra par quel chemin aisé on passe de mon inter-psychologie à une sociologie non pas apparente mais bien réelle et bien vivante. Je dois faire remarquer que, si les actions et les relations inter-mentales sont, d'après moi, l'explication des actions et relations inter-corporelles qui constituent avec les premières l'inextricable tissu du phénomène social, ce total, distinct de ses unités comme l'est toute somme, même arithmétique, ce total qui est un tout logique et systématique, devient à son tour une

1. A citer encore M. Haurion dont les essais de sociologie théologique sont si ingénieux.

unité supérieure. Qu'est-ce qu'une réalité quelconque, cristal, globe céleste, plante, animal, si ce n'est une totalité d'un certain genre? Réalité et totalité, totalité et unité sont synonymes aux yeux de qui se place *in medias res*, dans le positif des faits, en dehors de toute conjecture sur les éléments. Seulement la nature du tout diffère beaucoup suivant les cas, elle s'élève à mesure qu'on passe de l'agrégat physico-chimique à l'organisme et à la nation, et la réalité la plus haute qui nous soit connue est celle de ce dernier tout, précisément parce qu'il est formé de liens, avant tout psychologiques. Aussi, quand j'ai posé des *lois sociales* — car j'en admetts, c'est même le titre d'un de mes livres, et je ne comprends absolument rien au procès de tendance qui m'est fait à cet égard — les ai-je formulées en termes psychologiques ou plutôt inter-psychologiques. Non pas que je dénie par là toute vérité aux lois, exprimées en termes physiques, par exemple « sur le volume et la densité des sociétés », que d'autres sociologues ont émises; mais je prétends que, dans la mesure où elles sont vraies, elles le sont conformément aux lois explicatives, et non simplement indicatives, dont elles postulent le fonctionnement. — Comme M. Espinas, donc, je crois les faits sociaux prévisibles sous certains rapports. Dans un passage de mes *Lois de l'Imitation* (p. 20 et s.) je me suis même expliqué sur cette *prévisibilité conditionnelle* et sur la *condition* dont il s'agit; j'ai même ajouté que la prévisibilité des états futurs d'une plante n'est pas autre, qu'elle est pareillement conditionnelle et que la condition ici requise a quelque analogie avec celle qui est exigée là. Et, si l'on compare ce passage avec ce que dit M. Espinas dans une note (p. 475-476) on sera frappé de voir à quel point cette note et cet alinéa sont identiques de pensée — sans nul emprunt, à coup sûr.

Car je suis heureux de constater que, sur les points essentiels, en somme, il s'est sensiblement rapproché de ma manière de voir. Il reconnaît *s'être trompé* (p. 464) dans ses *Sociétés animales* — un chef-d'œuvre d'ailleurs — en plaçant beaucoup trop bas sur l'échelle zoologique les rudiments de la vie sociale proprement dite. Lui aussi, après bien d'autres qui se sont convertis comme lui au point de vue psychologique tout en continuant parfois à le combattre, il reconnaît que la vie sociale commence au moment où la psychologie apparaît. « Aucun fait biologique ne devient immédiatement social. Un intermédiaire est exigé, c'est le phénomène psychologique. » La société commence par la famille, et elle consiste *en actes conscients réciproques* (p. 466). Qu'est-ce autre chose, s'il vous plaît, que « mon inter-psychologie »? Je lui ferai seulement observer que, avant de devenir réciproques, ces actions d'une conscience sur une autre ont été d'abord unilatérales. Dans la famille, précisément, ce que nous trouvons, c'est une sociologie à deux, la mère et l'enfant, dont le second ne *s'associe* vraiment avec la première qu'en subissant sa suggestion, en reproduisant ses articulations verbales, ses exemples,

puis l'on passe à une sociologie à 3, à 4, à 5, etc., jusqu'à ce que, par la camaraderie scolaire ou autre, l'adolescent soit jeté dans le grand tout social où, par la multiplicité et la réciprocité des influences suggérées et subies, il concourt à former une réalité complexe qui l'a précédé et lui survivra, qui a toujours une *conscience centrale* pour foyer, mais tantôt celle d'un individu, tantôt celle d'un autre, jamais celle d'une entité abstraite et vaine, — la gloire et le pouvoir se passant de main en main comme la lampe de vie à travers des péripéties de pâleur et de flamboiement... Faut-il autre chose à M. Espinas pour satisfaire son besoin de croire à une conscience collective? Alors, je ne puis plus le suivre. Peut-être ne s'aperçoit-il pas qu'il aboutit ainsi à justifier la conception du *roidieu*, héréditairement immortel, qui seule fournit une réalisation objective, une incarnation populaire de cette fiction du *moi collectif* jugée par lui nécessaire et fondamentale.

G. TARDE,
de l'Institut.